

La notion d'invisibilité sociale

Júlia Tomás

Cultures et Sociétés, n° 16, 2010, pp. 103-109. Paris: Téraèdre. ISBN : 978-2-36085-002-0

Résumé : L'invisibilité sociale est un terme de plus en plus utilisé en sociologie. Au fil des années, nous avons pu observer une utilisation croissante de cette expression dans plusieurs milieux liés au travail social, soit-il sur le terrain ou dans la théorie. En effet, il existe de plus en plus de groupes sociaux qui se considèrent invisibles comme par exemple les prostituées, les mimes, les drogués, les enfermés, les handicapés. En plus, il semble que ces groupes ne sont rendus visibles qu'à partir du moment où un événement tragique et spectaculaire a eu lieu. En 2006, un livre intitulé *La France Invisible* a démontré que le nombre croissant de groupes « invisibles » met en évidence de nouvelles questions sociales qui ne réussissent pas à modifier le débat public. Par conséquent, il semble urgent et nécessaire de soulever quelques couvercles idéologiques afin de pouvoir donner la parole à ceux que l'on ne veut pas écouter. Cet article propose une analyse lexicographique de la notion d'invisibilité sociale. L'expression n'est ni nouvelle ni originale : selon le moteur de recherche par internet *Google Scholar* (recherche de travaux universitaires), environ 21 000 documents en français sont répertoriés ainsi que 151 000 documents en anglais. Après une recherche approfondie sur ces documents, il est possible d'exposer les différents usages de cette notion pour conclure que celle-ci est intrinsèquement liée au thème de l'exclusion. Les études employant cette expression sont pertinentes à l'heure actuelle, c'est-à-dire dans une société de plus en plus spectaculaire (dans le sens de Guy Debord) et de plus en plus voyeuriste. Autrement dit, ceux qui sont invisibles pour la société en sont clairement exclus.

Mots-clé : invisibilité sociale, exclusion.

Le terme « *social visibility* » est utilisé pour la première fois dans le milieu universitaire en 1949 par John Edward Anderson dans le cadre de la psychologie et du développement comportemental¹. Cette idée sera développée ultérieurement, en 1963, par Edward Clifford dans le domaine du développement psychologique de l'enfant². Clifford introduit pour la première fois l'antonyme « *social invisibility* » en psychologie dans le sens où le sujet occupe un espace mais est perçu par les autres en tant que simple présence et non pas comme un acteur qui contribue au jeu social³. En 1968, deux autres documents américains font référence au terme, lequel commence à être saisi comme un isolement social⁴.

La notion en français n'est utilisée pour la première fois qu'en 1982 par Yves Barel dans son ouvrage, devenu classique, *La Marginalité sociale*. Pour lui, l'invisibilité sociale est une réalité cachée qui se laisse difficilement étudier et interpréter⁵. Son étude porte sur les ouvriers et l'invisibilisation de la classe ouvrière. Ce groupe social est donc le premier en France à être compris comme étant invisible. Dans la même année, la notion est utilisée également par Jean-Didier Urbain dans le domaine de la linguistique, en faisant référence à la langue maternelle qui « *est une sorte de langue sous la Langue condamnée à l'invisibilité sociale, un peu comme si elle était la strate "réptilienne" et honteuse de tout sujet parlant* »⁶.

Dans les années suivantes de la même décennie, plusieurs documents utilisent explicitement le terme, la plupart s'inscrivent dans la sociologie de l'immigration et du racisme ainsi que dans

les études du travail domestique féminin. La notion devient par la suite synonyme de discrimination et d'exploitation⁷, de racisme⁸ et de dissimulation⁹. En ce qui concerne la psychologie, « de façon générale, l'invisibilité sociale est un état vécu comme peu satisfaisant parce qu'il contrarie le sentiment d'identité et de singularité personnelle de chacun. »¹⁰. On peut alors mieux appréhender les sentiments du travailleur étranger qui, jusque là, « avait souvent été considéré comme une simple force de travail, comme s'il n'avait pas un passé, une culture, une histoire. »¹¹

Une panoplie d'études utilisant le terme voit le jour pendant les années quatre-vingt-dix. Les définitions se précisent en quelques mots-clés comme la non-reconnaissance¹², le manque de données et d'information¹³, l'exclusion¹⁴, l'inégalité¹⁵. Les thèmes explorés auparavant se développent et se divisent en spécialisations, par exemple la sociologie du travail social spécialisé¹⁶, ou encore la sociologie du travail féminin¹⁷. Les sujets de recherche deviennent plus variés et incluent la division sexuelle du travail religieux¹⁸, la construction identitaire des femmes immigrées (employées ou au chômage)¹⁹, le manque de solidarité dans le marché capitaliste²⁰ et la santé publique²¹. Notons par ailleurs que la notion est employée en histoire de l'Antiquité dans le compte-rendu d'un livre allemand par Philippe Moreau. Celui-ci définit l'invisibilité sociale de *Titus Pomponius Atticus* dans le sens où celui-ci demeura dans l'ombre historiquement lorsqu'il refusa la carrière civique et politique au sein de la République romaine²².

Nous devons enfin reconnaître, à l'instar de nos pensées originelles – et naïves –, que le terme est utilisé dans un *crescendo* interminable pendant les années deux mille jusqu'à aujourd'hui, nous pourrions dire que c'est devenu « à la mode ». Proposer la liste extensive des travaux serait fastidieux et non nécessaire. Par contre, quelques thèmes et auteurs méritent être mis en évidence.

En l'an 2000, Francine Saillant publie un article intitulé « Identité, invisibilité sociale, altérité. Expérience et théorie anthropologique au cœur des pratiques soignantes ». Dans une analyse conjuguant l'idée de postmodernité avec la pensée sociale critique, l'anthropologue des soins met en évidence l'invisibilité ressentie par les soignantes comme une souffrance. Autrement dit, il existe une non-reconnaissance de leurs efforts de la part des patients et de la part de l'administration²³. Sa recherche dans le domaine de la gestion sociale de la santé publique²⁴ démontre un intérêt accru par des problèmes subtilisés ou inapparents. Simone Pennec, de son côté, expose la « carrière d'invisibilité sociale » du « personnel invisible » du monde hospitalier qui, à la retraite, a des activités non-reconnues comme le bénévolat²⁵. Hughes Joublin fait la même constatation en ce qui concerne l'accompagnement médical et psychologique des personnes malades par leur entourage, lequel n'est pas préparé à affronter une telle situation²⁶.

D'autres recherches en santé publique mettent en relief des nouveaux problèmes que la société contemporaine commence à peine à découvrir comme, les « cancers professionnels »²⁷ dans l'industrie nucléaire. Annie Thébaud-Mony propose des études (2000, 2006) sur les représentations sociales du cancer. Elle remarque que les cancers professionnels demeurent dans l'invisibilité sociale et politique en France, notamment ceux des travailleurs en sous-traitance, c'est-à-dire employés à temps partiel. Un autre problème actuel est la non-reconnaissance des psychopathologies du travail, c'est-à-dire les dépressions liées à la profession²⁸ et les conséquences sur les allocations d'invalidité psychologique²⁹.

L'invisibilité sociale de l'immigration demeure un thème très attirant³⁰. Cependant, nous notons un intérêt particulier pour les femmes immigrées qui ont des activités domestiques (les enquêtes portent sur plusieurs nationalités³¹) et pour les femmes immigrées à la retraite³². La notion est encore employée dans la sociologie du travail (sur le plan national³³ et international³⁴), surtout par rapport aux emplois marginalisés et méprisés comme, en plus de la

prostitution, les services de chambre en hôtellerie³⁵, le prolétariat de *Fiat*³⁶ ou le nettoyage industriel³⁷.

Trois autres objets majeurs de recherche de cette décennie qui utilisent la notion sont la jeunesse urbaine³⁸, l'homosexualité et les femmes. En 2001, un article a été publié sur l'invisibilité sociale, c'est-à-dire l'anonymat, des jeunes Tabligh (un mouvement religieux musulman revivaliste) alors qu'ils exhibent une visibilité religieuse excessive³⁹. Gavan Titley publie un rapport au Conseil d'Europe mettant en relief la violence des jeunes et le manque de structures adéquates de sensibilisation⁴⁰. Le chercheur examine en particulier l'invisibilité sociale des victimes des agressions sexistes. En ce qui concerne l'homosexualité, l'invisibilité comme exclusion et comme indice d'inégalité est ressentie au sein de la population lesbienne âgée⁴¹ et dans le monde du travail⁴². Les femmes sont, enfin, considérées comme un groupe social qui est resté très longtemps dans l'ombre. Dominique le Tirant remarque que les activités et les rôles féminins ont été occultés « *dans l'ombre du travail de leurs maris* », ce qui a conduit à une « *absence de lieu de représentation collective* »⁴³. En bref, nous nous trouvons face à une méconnaissance de leurs métiers dans l'histoire industrielle et sociale du XX^e siècle. La violence domestique⁴⁴ va lentement au-delà des murs de la maison et les violences envers les femmes autour du monde (par exemple la persécution des femmes pendant les guerres et leur statut sous-humain dans certains pays) sont de plus en plus connues et rendues publiques, « *faisant émerger de l'invisibilité sociale des situations dramatiques trop souvent ignorées, démasquant des causes structurelles parfois occultées par une essentialisation ou une naturalisation des rapports de genres et des pratiques qui leur sont liées* »⁴⁵

En résumé, le terme est, d'une façon générale, lié à l'exclusion et à la non-reconnaissance. Une dernière analyse s'impose au sujet de l'étude philosophique et épistémologique des « *formes d'invisibilité sociale* »⁴⁶. En l'appliquant au regard sociologique Gabriel Gatti propose, en 2003, ce qu'il nomme « *le principe de Barel* » (en faisant référence à Yves Barel, 1982). Pour lui, « *le social invisible est ce qui reste des opérations des pratiques de connaissance reposant sur la rhétorique du regard qui fait de sa condition d'invisible le trait caractéristique à partir duquel il invente ses stratégies d'identité.* »⁴⁷

Axel Honneth est sans doute le plus grand contributeur aux théories de l'invisibilité sociale. Comme nous l'avons vu, le sociologue part d'une phénoménologie de l'invisibilité pour aboutir à une sociologie de la reconnaissance. Il exprime un intérêt croissant pour la manière dont l'individu voit et reconnaît sa propre invisibilité⁴⁸. L'absence de formes d'expression et de réactions face à un individu (une attention à l'égard de quelqu'un) fait que celui-ci ne soit pas socialement visible. « *Regarder à travers quelqu'un* » devient ainsi un geste de non-reconnaissance et de non-respect de l'autre personne. « *L'invisibilité sociale ne possède ce caractère public que parce qu'elle est paradoxalement exprimée par l'absence des formes positives d'expression emphatiques habituellement liées à l'acte de l'identification individuelle.* »⁴⁹ D'autres auteurs (Olivier Voirol⁵⁰, John Thompson⁵¹, Guillaume Le Blanc⁵²) développent la notion dans le champ de la construction sociale de l'identité en partant du postulat d'Honneth et en développant une philosophie sociale du terme.

Le Blanc est, en plus, l'auteur du seul livre qui a « *invisibilité sociale* » pour titre. Celui-ci, par une extraordinaire coïncidence, a été publié l'année présente (mars 2009). Toutefois, le philosophe utilise une seule définition de la notion, à savoir « *un processus dont la conséquence ultime est l'impossibilité de la participation à la vie publique* »⁵³. Il synthétise sa pensée en divisant la notion en trois directions : le processus de marginalisation, le fait de n'« *être personne* » et le fait d'« *être sans qualités* »⁵⁴. L'invisibilité est ainsi ressentie comme une « *source de tristesse* »⁵⁵. La faiblesse de ce livre est que l'invisibilité sociale est prise d'un seul point de vue : l'invisibilité subie. La présente thèse offre de la sorte une analyse innovatrice, c'est-à-dire du point de vue de l'anonymat comme une subversion typique de la société

contemporaine. Nous dépassons donc le regard social dans un élan qui prend en considération la jeunesse de nos jours et le monde de piratage cyberpunk du futur.

En bref, ce sujet d'étude est devenu, à l'heure actuelle, un concept accepté académiquement en tant qu'outil pertinent d'analyse du social. Les exclus prennent peu à peu la parole, deviennent de plus en plus visibles. Les groupes « invisibles » émergent de l'ombre dans ce qui semble la continuation logique de l'évolution des sciences sociales. Autrement dit, il est normal que des groupes auparavant ignorés deviennent des sujets de recherche au fur et à mesure que les sciences de l'Homme avancent dans la voie de la connaissance. Ces groupes minoritaires donnent accès à l'inconnu ou à un point de vue alternatif⁵⁶.

Finalement, nous pouvons avancer un argument qui va au de-là du premier argument selon lequel le concept d'invisibilité sociale est un outil pertinent d'analyse du présent. Notre notion-clé peut être prise comme un outil théorique qui s'insère dans l'histoire même de la sociologie. À ce titre, nous, sociologues, pouvons sans cesse découvrir des sujets d'étude jusqu'à présent déniés, occultés ou méprisés.

¹ John Edward Anderson, *The Psychology of Development and Personal Adjustment*, New York, H. Holt, 1949.

² Edward Clifford, « Social visibility », *Children development*, n° 34, 1963, pp. 799-808, [http://www.jstor.org/pss/1126773].

³ *Ibid.*, p. 800.

⁴ Perry London *et al.*, *Foundations of Abnormal Psychology*, Austin (USA), Holt, Rinehart and Winston, 1968. Barry Schwartz, « The social psychology of privacy », *American Journal of Sociology*, vol. 73, n° 6, 1968, pp. 741-752.

⁵ Yves Barel, *la Marginalité sociale*, Paris, Presses Universitaires de France, 1982, p. 7.

⁶ Jean-Didier Urbain, « La langue *maternelle*, part maudite de la linguistique », *Langue Française*, vol. 54, 1982, p. 28.

⁷ Yvonne Mignot-Lefebvre, « La sortie du travail invisible. Les femmes dans l'économie », *Revue Tiers-Monde*, n° 102, 1985, pp. 242-478.

⁸ René Gallissot, *Misère de l'antiracisme : racisme et identité nationale, le défi de l'immigration*, Paris, Arcantères, coll. « Migrations plurielles », 1985.

⁹ « *Occultation des rapports sociaux entre les sexes [...] dans les sciences sociales* », Danielle Chabaud-Rychter, Dominique Fougeyrollas-Schwebel et Françoise Sonthonnax, *Espace et temps du travail domestique*, Paris, Librairie des Méridiens, 1985, p. 8.

¹⁰ Jean-Paul Codol, « Estimation et expression de la ressemblance et de la différence entre pairs », *L'Année psychologique*, n° 86, 1986, p. 529.

¹¹ Catherine Wihtol de Wendel, *Citoyenneté, nationalité et immigration*, Paris, Arcantères, 1987, p. 8.

¹² « *Ce que je fais ne compte pas.* », Geneviève Cresson, « La santé, production invisible des femmes », *Recherches féministes*, vol. 4, n° 1, 1991, p. 33. Voir aussi Jeanne Bisilliat, *Femmes du sud, chefs de famille*, Paris, Karthala Éditions, 1996.

¹³ Irène Albert, *Des femmes, une terre : une nouvelle dynamique sociale au Bénin*, Paris, L'Harmattan, coll. « Alternatives rurales », 1993, p. 7.

¹⁴ Teresa Cristina Carreteiro, *Exclusion sociale et construction de l'identité: les exclus en milieu "défavorisés" au Brésil et en France*, Paris, L'Harmattan, coll. « Santé, sociétés et cultures », 1993.

¹⁵ Colette Vallat, « Des immigrés en Campanie ! », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 9, n° 1, 1993, pp. 47-58, [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/remi_0765-0752_1993_num_9_1_1048]. Voir aussi Françoise Morin, « Entre visibilité et invisibilité : les aléas identitaires des Haïtiens de New York et Montréal », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 9, n° 3, 1993, pp. 147-176, [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/remi_0765-0752_1993_num_9_3_1373].

¹⁶ Jean-Marie Foucart, « L'éducateur social spécialisé : crise, utopie et position de classe », *Déviance et Société*, vol. 16, n° 2, 1992, pp. 143-156, [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ds_0378-7931_1992_num_16_2_1258].

¹⁷ Margaret Maruani, « L'emploi féminin à l'ombre du chômage », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 115, n° 115, 1996, pp. 48-57 [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_1996_num_115_1_3203].

¹⁸ Martine Haag, « Statut des femmes dans les organisations religieuses : l'exemple de l'accès au pouvoir clérical », *Archives des sciences sociales des religions*, n° 95, 1996, pp. 46-67.

- ¹⁹ Michèle Laaroussi Vatz *et al.*, « Femmes immigrantes en région : une force pour le développement local ? », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 8, n° 2, 1995, pp. 123-137, [<http://id.erudit.org/iderudit/301332ar>].
- ²⁰ Jean-Louis Laville, « Économie solidaire et crise de l'État en Europe », *Lien Social et Politiques*, n° 32, 1994, pp. 17-26.
- ²¹ Francine Saillant, « Chercher l'invisible, épistémologie et méthode de l'étude de soins », *Recherches Qualitatives*, vol. 20, 1999, pp. 125-158, [http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Textes_PDF/20Saillant.pdf].
- ²² Philippe Moreau, « Olaf Perchwitz, Titus Pomponius Atticus. Untersuchungen zur Person eines einflussreichen Ritters in der ausgehenden römischen Republik », compte-rendu, *Annales, histoire, sciences sociales*, vol. 50, n° 5, 1995, pp. 1097-1099, [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ahess_0395-2649_1995_num_50_5_279418_t1_1097_0000_001].
- ²³ Francine Saillant, « Identité, invisibilité sociale, altérité. Expérience et théorie anthropologique au cœur des pratiques soignantes » *Anthropologie et sociétés*, vol. 24, n° 1, 2000, pp. 155-171.
- ²⁴ Francine Saillant *et al.*, « Politiques sociales et soins de santé : conséquences et enjeux pour les femmes », in Dominique Masson (dir.), *Femmes et politique : l'État en mutation*, Ottawa, University of Ottawa Press, 2005, pp. 181-210.
- ²⁵ Simone Pennec, « Les tensions entre engagements privés et engagements collectifs, des variations au cours du temps selon le genre et les groupes sociaux », *Lien social et Politiques*, n° 51, 2004, p. 101.
- ²⁶ Hughes Jobulin, « De l'univers du "care" à celui des soins : le grand écart des familles », *Revue Francophone de Psycho-Oncologie*, vol. 5, n°4, 2006, pp. 210-214.
- ²⁷ Annie Thébaut-Mony, *L'Industrie nucléaire : sous-traitance et servitude*, Paris, Inserm, coll. « Questions en santé publique », 2000. Annie Thébaut-Mony, « Histoires professionnelles et cancer », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 165, Travail et santé : Déni, visibilité, mesure, 2006/3, pp. 18-31. Voir aussi Isabelle Paillart et Géraldine Strappazon, « Les paradoxes de la prévention des cancers : publicisation et privatisation », *Questions de communication*, n° 11, 2007, pp. 17-31, [<http://www.ques2com.fr/pdf/11-d2.pdf>].
- ²⁸ Dominique Huez, « Souffrances invisibles et dépressions professionnelles. Mettre l'organisation du travail en délibération », *Travailler*, n° 10, Psychopathologie du travail, 2003/2, pp. 39-55, [<http://www.cairn.info/revue-travailler-2003-2-page-39.htm>].
- ²⁹ Cristina Ferreira, Danièle Lanza et Anne Dupanloup, « La contribution des statistiques publiques à l'invisibilité sociale : le cas de l'invalidité psychique en Suisse », *Revue suisse de sociologie*, n° 34/1, 2008, pp. 165-185.
- ³⁰ Gilles Ascaride et Salvatore Condro, *La ville précaire: les isolés du centre-ville de Marseille*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2001. Azouz Begag, « Les relations France-Algérie vues de la diaspora algérienne », *Modern and Contemporary France*, vol. 10, n° 4, 2002, pp. 475-482. Bernard Roux, « Agriculture, marché du travail et immigration. Une étude dans le secteur des fruits et légumes méditerranéens », *Mondes en développement*, n° 134, 2006/2, pp. 103-117.
- ³¹ Francesca Scrinzi, « "Ma culture dans laquelle elle travaille". Les migrantes dans les services domestiques en Italie et en France », *Cahiers du Cedref*, n° 10, Genres, travail et migrations en Europe, 2003, pp. 137-162, [http://hal.inria.fr/docs/00/08/19/90/PDF/Article_Cedref_def.pdf]. Marie-Laure Cadart, « La vulnérabilité des femmes seules en situation de migration », *Dialogue*, n° 163, 2004, pp. 60-71, [http://www.cairn.info/article_p.php?ID_ARTICLE=DIA_163_0060]. Lucie Fréchette et Rosalie Aduayi-Diop, « La main d'œuvre féminine chez les jeunes d'Afrique : regard sur trois situations aliénantes », Centre d'Études et de Recherche en Intervention Sociale, 2005, [<http://oai.erudit.org/retrieve/2325/GR.35.doc>].
- ³² Fatima Aït Ben Lmadani, « Les femmes marocaines et le vieillissement en terre d'immigration », *Confluences Méditerranée*, n° 39, 2001, [http://www.revues-plurielles.org/_uploads/pdf/9_39_8.pdf]. Atmane Aggoun, « Vieillesse et immigration : le cas des femmes kabyles en France », *Retraite et Société*, n° 37, 2002/3, pp. 209-233.
- ³³ Margaret Maruani, « Activité, précarité, chômage : toujours plus ? », *Revue de l'OFCE*, n° 90, Travail de femmes et inégalité, 2004/3, pp. 95-115, [<http://www.cairn.info/revue-de-l-ofce-2004-3-page-95.htm>].
- ³⁴ Aurélie Varrel, « Itinéraires du travail domestique en Inde : les filles d'Erayiur », *Tiers-Monde*, vol. 43, n° 170, pp. 353-371, 2003, [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/tiers_1293-8882_2002_num_43_170_1598].
- ³⁵ Armelle Testenoire, « Ségrégation sexuée des emplois et (in)dignité au travail : les femmes de chambre », *Travail, emploi, formation. Quelle égalité entre les hommes et les femmes ?*, colloque international CLERSÉ (Université de Lille I), 23 et 24 novembre 2006, [http://clerse.univ-lille1.fr/site_clerse/pages/ActualitesEtColloques/TravailEmploiFormation/fr/pdf/Testenoire_VF%2018VA.pdf].
- ³⁶ Giuliana Comisso, « Subjectivité au travail. Une analyse de la résistance ouvrière dans l'Usine Intégrée de la Fiat en Italie », *L'Homme et la Société*, n° 163-164, 2007/1-2, pp. 125-154.
- ³⁷ Jean-Michel Denis, « "Dans le nettoyage, on ne fait pas du syndicalisme comme chez Renault !" Implantations et stratégies syndicales dans le secteur du nettoyage industriel », *Politix*, n° 85, 2009/1, pp. 105-126.

³⁸ Véronique Bordes, « Jeunes et construction identitaire. Lutter pour une reconnaissance », *Congrès International d'Actualité de la Recherche en Education et en Formation*, Strasbourg, 28-31 août 2007, [http://www.congresintaref.org/actes_pdf/AREF2007_Veronique_BORDES_072.pdf]. Véronique Bordes, « Les effets d'une politique municipale sur les déplacements des jeunes. Une approche socio-ethnographique », *Sociétés et jeunesses en difficulté*, n° 4, automne 2007, [<http://sejed.revues.org/document1953.html>].

³⁹ Moussa Khedimellah, « Jeunes prédicateurs du mouvement Tabligh. La dignité identitaire retrouvée par le puritanisme religieux ? », *Socio-Anthropologie*, n° 10, Religiosités contemporaines, 2001, [<http://socio-anthropologie.revues.org/index155.html>].

⁴⁰ Gavan Titley, *Les Jeunes et la prévention de la violence : recommandations politiques. Réponses à la violence quotidienne dans une société démocratique*, Bruxelles, Conseil d'Europe, 2004.

⁴¹ Line Chamberlan, « “Plus on vieillit, moins ça paraît” : femmes âgées, lesbiennes, invisibles », *Revue canadienne de santé mentale communautaire*, vol. 22, n° 2, 2003, pp. 85-103.

⁴² Christophe Falcoz, « Virilité et accès aux postes de pouvoir dans les organisations. Le point de vue des cadres homosexuel-le-s », *Travail, genre et société*, n° 12, 2004/2, pp. 145-170. Line Chamberlan et Julie Théroux-Séguin, « Sexualité lesbienne et catégories de genre. L'hétéronormativité en milieu de travail », *Normes, expériences et stratégies de travail*, n° 1, 2009.

⁴³ Dominique Le Tirant, « Mémoire invisible, mémoires taboues », *Pour*, n° 181, 2005, [http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00001387/fr/].

⁴⁴ Mathieu Habji, « Le mariage mixte : du désir à la haine », *Vie sociale et Traitement*, n° 76, La place de l'utilisateur, 2002, pp. 64-67.

⁴⁵ Marie-Laure Cadart, « Jane Freedman et Jérôme Valluy (sous la direction de), *Persécutions des femmes. Savoirs, mobilisations protections* », Compte-rendu, *Bulletin Amades*, n° 74, 2008, [<http://amades.revues.org/index488.html>].

⁴⁶ Guillaume Le Blanc, *L'Invisibilité sociale*, op. cit., p. 196.

⁴⁷ Gabriel Gatti, « Les ruses de l'identité. De la sociologie dans une époque sans société », in Pierre Boudreault (dir.), *Retours de l'utopie : recomposition des espaces et mutations du politique*, Laval, Presses Universitaires Laval, 2003, pp. 31-54.

⁴⁸ Axel Honneth, « Invisibilité : sur l'épistémologie de la “reconnaissance” », *Réseaux*, n° 129/130, Visibilité/Invisibilité, 2005/1-2, pp. 39-57.

⁴⁹ Axel Honneth, « Visibilité et invisibilité : sur l'épistémologie de la “reconnaissance” », *Revue du MAUSS*, n° 23, De la reconnaissance, 2004/1, p. 140.

⁵⁰ Olivier Voirol, « Les luttes pour la visibilité. Esquisse d'une problématique », *Réseaux*, n° 129/130, Visibilité/Invisibilité, 2005/1-2, pp. 9-36. Olivier Voirol, « Visibilité publique versus visibilité négative », *Voir, être vu, L'injonction à la visibilité dans les sociétés contemporaines*, Colloque du 29 au 31 mai 2008, ESCP-EAP, Paris.

⁵¹ John Thompson, « La nouvelle visibilité », *Réseaux*, n° 129/130, Visibilité/Invisibilité, 2005/1-2, pp. 59-87.

⁵² Pour Le Blanc, l'invisibilité sociale c'est « être relégué socialement dans la périphérie de la malédiction sociale. » Guillaume Le Blanc, « Soi-même comme un étranger », *La Pensée de Midi*, n° 24-25, Le Mépris, 2008/2-3, p.127.

⁵³ Guillaume Le Blanc, *L'invisibilité sociale*, op. cit., p. 1.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 6.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 3.

⁵⁶ Serge Moscovici et Juan Pérez, « A study of minorities as victims », *European Journal of Social Psychology*, vol. 37, n° 4, 2006, pp. 725-746, [<http://www3.interscience.wiley.com/cgi-bin/fulltext/113385520/PDFSTART>].